

LES CONTEMPORAINS

LES GÉNÉRAUX BEDEAU ET LE FLO



LE GÉNÉRAL BEDEAU (1804-1863)

I. CARRIÈRE MILITAIRE DU GÉNÉRAL BEDEAU

Le vendredi 13 octobre 1837, en attendant le signal de s'élancer à l'assaut sur la brèche de Constantine, trois officiers causaient ensemble. « Ça va rudement chauffer, dit en riant l'un deux, capitaine au 2^e léger, et c'est bien de voir ainsi la petite Bretagne au premier rang. » Ce capitaine était Le Flò; ses deux interlocuteurs se nommaient Lamoricière et Bedeau, celui-ci, chef de bataillon de la Légion étrangère, celui-là lieutenant-colonel des zouaves. — Tous les trois étaient Bretons, tous les trois sont l'honneur de la France et de l'Église. — Lamoricière, le

plus jeune et le plus illustre d'entre eux, a eu sa biographie. C'est sa noble figure que nos *Contemporains* ont présentée la première. Aujourd'hui, nous offrons réunies ensemble les biographies des généraux Bedeau et Le Flò.

Bedeau est le nom d'une ancienne famille du comté nantais, anoblie au commencement du xvii^e siècle. Elle a pour armoiries : d'azur au chevron d'or, accompagné en chef de trois merlettes d'argent, celle du milieu couronnée, et en pointe d'une massue d'argent (1).

(1) RENÉ KERVILER : *Répertoire général de bio-biblio-*

Celui qui devait le plus illustrer cette ancienne famille, Marie-Alphonse Bedeau, naquit le 19 août 1804, à la Roberdière en Vertou (Loire-Inférieure). Il était le troisième fils de René-Mathurin-Remy Bedeau, ancien capitaine de vaisseau, démissionnaire sous la Terreur, et de Michelle-Prudence Chalumeau de la Roberdière. — Les deux frères aînés de Marie-Alphonse étaient nés à Guérande, où leurs parents s'étaient retirés pendant les troubles de la Révolution, après que leur maison de la Roberdière eut été pillée et incendiée. — C'est dans cette maison à peine restaurée que Marie-Alphonse passa ses premières années. Le souvenir de sa mère resta particulièrement cher au général Bedeau. « J'ai été élevé, dira-t-il plus tard, par une mère chrétienne qui m'apprit le devoir et à souffrir pour lui. »

Admis, à l'âge de treize ans, à l'école militaire de La Flèche, Bedeau entra, à dix-sept ans, à Saint-Cyr, d'où il sortit, en 1822, sous-lieutenant et classé dans l'état-major. Sa première campagne fut celle de Belgique; il la fit avec le grade de capitaine. Le siège d'Anvers lui offrit l'occasion de se signaler et lui valut la croix de la Légion d'honneur (1833). En 1836, Bedeau était nommé commandant et chargé d'organiser la nouvelle Légion étrangère, destinée à remplacer celle qu'on avait cédée à l'Espagne. Saint-Arnaud, célèbre par le coup d'État du 2 décembre 1851 et la victoire de l'Alma, était lieutenant dans la Légion étrangère. C'est là que se connurent les deux hommes de guerre, dont la fortune devait être si différente. Saint-Arnaud nous décrit le bataillon dans une lettre intime :

Quel drôle de régiment, mon frère! je l'ai vu ce matin, nous avons passé l'inspection avec un temps infernal. Des hommes superbes, mais un ramassis de toutes les nations, un amalgame de tous les états, de toutes les professions, de toutes les posi-

graphie bretonne, ouvrage précieux par ses références. — A consulter encore : *Semaine religieuse de Nantes*, 1865; *Revue de Bretagne, d'Anjou et de Vendée*, 1863, 1864, 1894; *Hist. de Lamoricière*, par KELLER, 2 vol.; *Vies de M^{rs} Dupuch et de M^{rs} Pacy, évêques d'Alger*; capitaine BLANC : *Général et Soldats d'Afrique, la Légion étrangère*; Collectionneur breton, IV; *Lettres du maréchal de Saint-Arnaud*; abbé BARAUD. *Chrétiens célèbres*.

tions sociales qui sont venus là se fondre et beaucoup se cacher. Allemands, Prussiens, Hollandais, Belges, Italiens, Espagnols, Polonais, Grecs, nous avons de tout, mais les Belges et les Hollandais, puis les Allemands, sont en majorité..... Que de peines pour faire des soldats de ces matériaux hétérogènes, pour les faire prendre goût à notre service, aimer leur drapeau! Ils ne comprennent pas nos lois militaires, nos peines; aussi ils désertent et emportent leurs effets.

Le 13 janvier 1837, le bataillon débarquait à Alger. En attendant l'expédition de Constantine qui se préparait, il prenait part aux petites expéditions journalières, mais fort meurtrières, qui avaient lieu aux environs d'Alger. « La Légion, écrivait Saint-Arnaud, a pris son rang glorieusement dans l'armée. Et tous les régiments, qui semblaient s'éloigner de notre *étrangeté*, se rapprochent aujourd'hui et fraternisent. Le général Négrier nous a trouvés si beaux, qu'il nous a désignés pour faire l'avant-garde. Nous marchions donc à la suite des zouaves et des spahis. »

Le commandant Bedeau s'était acquitté d'une manière remarquable de la tâche difficile d'organiser la Légion étrangère. Aussi le général comte de Damrémont, gouverneur général de l'Algérie, demanda-t-il avec instances la formation d'un second bataillon sous la direction de Bedeau, dont il proposait la nomination au grade de lieutenant-colonel dans la Légion étrangère (6 août 1837). — Avant que le gouvernement eût accepté les propositions du général Damrémont, la Légion étrangère et son chef s'étaient acquis de nouveaux titres à la reconnaissance de la France. Nous voulons parler de l'assaut de Constantine, le 13 octobre. — Cent hommes de la Légion étrangère faisaient partie de la deuxième colonne d'assaut; ils avaient à leur tête le commandant Bedeau, chargé, sous les ordres supérieurs du colonel Combes, de guider la deuxième colonne. — Nous emprunterons le récit de cet exploit à Saint-Arnaud.

Enfin, le bienheureux signal est donné, la charge bat de toutes parts..... le brave Lamoricière s'élance avec ses zouaves. Lui et le commandant Vieux, du génie, suivis du capitaine Gardens, qui porte un drapeau, gravissent la brèche, où les couleurs

françaises flottent glorieuses. En quelques minutes, la première colonne couronne la brèche, la deuxième est prête à s'élancer quand la brèche sera débarrassée par la première, qui pénétrera dans la ville. Mais, en arrivant sur la brèche, au lieu de pouvoir pénétrer dans la ville comme on le croyait, la première colonne est arrêtée par un deuxième mur d'enceinte. Toutes les murailles, toutes les fenêtres sont garnies de turbans. C'est un mur de feu que l'on a devant soi..... Les Français tombent, mais ne reculent pas. A ce nouvel obstacle, le cri : *des échelles! des échelles!* est partout répété. Le génie dirige ses braves soldats sur la brèche; ils sont pourvus d'échelles, de haches, cordes, sacs à poudre.

Alors seulement, et il s'est écoulé un grand quart d'heure depuis que la première colonne est partie, temps qui nous a paru bien long; alors, dis-je, le général donne l'ordre à la deuxième colonne de faire son mouvement..... Nous sommes arrivés au haut de la brèche..... C'est dans ce moment qu'eut lieu la terrible explosion..... Un silence de mort succède un instant au tumulte..... Ceux qui restent debout, repoussés par la force de l'explosion, cherchent un point d'appui sur leurs sabres, leurs voisins, ou le mur à gauche. Les plus près du haut de la brèche essuient leurs yeux pleins de terre, de poussière et de poudre, et sont un moment suffoqués. — Mais alors s'offre à tous les yeux le plus horrible spectacle. Les malheureux qui ont conservé leurs membres et qui ont pu sortir des décombres fuient vers la batterie, descendent de la brèche en courant et en criant : « Sauvez-vous, mes amis, nous sommes tous perdus, tout est miné, n'avancez pas, sauvez-vous!!! »

Quand je me rappelle ces figures brûlées, ces têtes sans cheveux, sans poils et dégoûtantes de sang, ces vêtements en lambeaux, tombant avec les chairs, quand j'entends ces cris lamentables, je m'étonne que ces fuyards n'aient pas entraîné toute la deuxième colonne qui encombra la brèche. — Combes et Bedeau étaient sur le haut de la position. D'un commun accord, ils élèvent leurs épées en l'air au cri de : en avant! en avant!

Les légionnaires accourent à la voix de leurs chefs, et ils se jettent dans la ville, qui est conquise, rue par rue, dans une lutte terrible. Bedeau, le digne chef de l'héroïque Légion étrangère, fut nommé commandant de place de Constantine française. Quelques jours après, il était promu lieutenant-colonel et, avec la Légion étrangère, il alla s'établir à Bougie, dont il avait le commandement supérieur (novembre 1837).

L'année suivante, Alger était érigé en évêché. Bedeau reçut à Bougie une des pre-

mières visites du nouvel évêque, M^{rs} Dupuch, et il le reçut en officier chrétien, fier et heureux de pouvoir l'aider à créer une paroisse catholique. Et dans son livre, *l'Algérie chrétienne*, l'évêque reconnaissant consignera en ces termes l'éloge de Bedeau :

La fondation de la paroisse Saint-Joseph de Bougie eut lieu sous les auspices d'un jeune officier supérieur de la Légion étrangère, devenu depuis la plus pure peut-être, et l'une des plus brillantes de nos gloires d'Afrique. En appliquant au général Bedeau ces paroles du livre du Judith : « Il ne se trouve personne qui en dise du mal, » je n'aurai été que l'interprète de tous ceux qui peuvent le connaître; j'ajouterai seulement pour les autres qu'il est aussi sincèrement religieux qu'habile et vaillant.

L'évêque d'Alger ajoute ces détails qui nous feront connaître l'héroïsme de nos soldats et, par suite, celui de leurs chefs. C'est à l'occasion d'une visite à Jigelli, près de Bougie, où campaient quelques détachements de la Légion étrangère. Suivant son habitude, l'évêque avait voulu célébrer une messe militaire pour ces braves.

Un autel, dit-il, avait été improvisé sous un quinconce d'oliviers et de caroubiers. Toutes les troupes voulurent y assister en armes, ce fut impossible. A peine, en effet, les saints mystères étaient-ils commencés, qu'une trentaine de soldats au moins laissèrent échapper leurs fusils de leurs mains crispées par la fièvre, et se couchèrent à côté en grelottant; il fallut les emporter dans les cabanes qu'on appelait l'hôpital! Après avoir béni ceux qui entouraient encore cet autel, l'évêque, profondément ému, voulut visiter ces cabanes où gisaient si misérablement tant de braves gens. Les factionnaires étendus aux portes sur de la paille essayaient de lui présenter les armes..... Le lendemain, comme encore si souvent depuis, les Kabyles vinrent tirer entre les blockaus; ces mêmes soldats à demi expirants avaient retrouvé leur indomptable énergie en face de l'ennemi; à peine avaient-ils assez de force pour vivre, et ils en retrouvaient assez pour combattre et repousser l'ennemi encore une fois.

Pour former de tels hommes, les chefs avaient besoin de payer de leur personne. — Comme nous l'avons vu pour la prise de Constantine, Bedeau était partout le premier au poste le plus périlleux.

« Chaque expédition, chaque combat, dit le *Moniteur de l'armée*, était pour Bedeau

l'occasion de se signaler. Chacun de ses grades, chacune de ses décorations fut le prix d'une action d'éclat. Colonel du 17^e régiment d'infanterie légère (4 décembre 1839), officier de la Légion d'honneur (21 juin 1840), Bedeau est général de brigade le 27 mai 1841; *expressément pour faits de guerre*. — Il n'avait pas encore trente-sept ans. »

A ce moment, Bugeaud arrivait en Algérie, et, avec Bugeaud, il allait commencer la vraie conquête.

Le maréchal Bugeaud signala maintes fois le général Bedeau comme un officier d'un jugement supérieur et d'une grande solidité dans le combat. « On trouve, disait-il, peu de têtes aussi bien organisées. Il serait à désirer que nous eussions en Afrique beaucoup d'hommes de cette trempe, et qu'ils voulussent consacrer dix ans de leur vie à l'œuvre que nous poursuivons. » — On peut dire à l'honneur du général Bedeau qu'il a dignement accompli cette tâche.

Aussi les honneurs avaient-ils continué à récompenser les services du brillant général. Il est commandeur de la Légion d'honneur (30 août 1842), et chargé de la subdivision de Tlemcen, à la frontière du Maroc, poste alors le plus difficile de l'Algérie, général de division après la victoire de l'Isly (16 septembre 1844) et commandant la province de Constantine, grand officier de la Légion d'honneur (8 août 1847) et enfin gouverneur général intérimaire de l'Algérie après la démission de Bugeaud.

Le bach-aga des Beni-Amer lui rendait ce témoignage : « Cet homme excelle par sa raison, sa sagesse et sa sagacité dans toutes les circonstances; il sait se rendre agréable à tout le monde; tout le monde est attiré vers lui, et tous sont revenus à lui à cause de son amitié sincère et de sa générosité sans égale. »

L'historien de M^{sr} Pavy, second évêque d'Alger, raconte l'anecdote suivante :

Dans le courant de novembre 1847, les généraux Changarnier, Lamoricière et Bedeau dinaient à l'évêché d'Alger, en compagnie de magistrats et de personnages de la colonie. « Messieurs les généraux, dit au milieu du repas M^{sr} Pavy, vous

vous connaissez, dans votre corps, mieux que nous ne pouvons le faire nous-mêmes; donnez-nous donc, en toute franchise, vos appréciations sur les différentes notabilités militaires de l'Algérie. »

La question était brûlante; elle n'en fut pas moins abordée et traitée. Ce fut Bedeau qui se chargea de répondre.

Monseigneur, dit-il en donnant à sa voix ce ton de solennité qu'il aimait à prendre dans ces circonstances, ce que Votre Grandeur nous demande est délicat; néanmoins, puisque Votre Grandeur en témoigne le désir, je vais essayer de la satisfaire, en formulant nettement ce que je pense. — Mon ami de Lamoricière est le plus brillant officier de l'armée d'Afrique. Nul n'égale son intrépidité au feu. Aussi est-il le favori de la victoire; ceux qui le suivent partagent sa fortune. — M. Changarnier, Monseigneur, est l'homme de la ressource, il sauve quand tout est perdu; il sait tirer de nos désastres mêmes les éléments du succès. — Moi, s'il faut que je me mette en ligne, je suis l'administrateur; j'ai l'œil à tout, de la giberne aux boutons de guêtres; j'oserais le dire, quand le général Bedeau a passé, on peut être sûr que tout est en règle, et engager le combat. — Mais, Monseigneur, le maréchal Bugeaud est notre maître; à lui seul, il nous vaut tous, et nul de nous, mes collègues ne me démentiront pas, je l'espère, n'arrive à l'épaule de ce grand homme de guerre.

Le général Bedeau s'arrêta. Il put voir, aux témoignages de la satisfaction générale, combien il avait intéressé. Ses collègues, en particulier, souscrivirent de grand cœur à ses appréciations.

II. LE GÉNÉRAL BEDEAU ET LA RÉVOLUTION DE FÉVRIER 1848 — PENDANT LA SECONDE RÉPUBLIQUE — COUP D'ÉTAT DU 2 DÉCEMBRE 1851

Le général Bedeau se trouvait de passage à Paris lors de la révolution de février 1848. Dans la nuit du 24 février, le maréchal Bugeaud, investi du commandement en chef des troupes, confia au général Bedeau la direction d'une des quatre colonnes qui devaient parcourir les rues, détruire les barricades et disperser les rassemblements. Entre 5 et 6 heures du matin, les colonnes se mirent en marche sous les yeux du maréchal, qui les encourageait. Les géné-



PRISE DE CONSTANTINE, PAR HORACE VERNET

raux avaient ordre d'annoncer partout la formation du ministère Thiers-Barrot. Dans le cas où la résistance continuerait, ils devaient attaquer.

La colonne du général Bedeau, présentant un effectif de 2 000 hommes, se dirigeait sur la Bastille par la Bourse et les boulevards. « Bedeau, lui cria le maréchal en le quittant, vous m'enlèverez cela vigoureusement. » Malheureusement, tandis que les autres colonnes occupaient les points stratégiques qui leur avaient été assignés, la colonne du général Bedeau, la plus importante et celle qui pouvait décider du sort de la journée,

s'arrêta devant les barricades à l'entrée de la rue Saint-Denis. — Le général se voit entouré de donneurs de conseils; au lieu de les renvoyer et de brusquer son attaque, Bedeau, un peu temporisateur par nature, les écoute et se met à parlementer avec eux. Il envoie à l'état-major chercher de nouveaux ordres. — La foule augmente autour des soldats : les troupes sont comme enlisées dans cette foule. Bedeau est de plus en plus anxieux. Il envoie de nouveau informer le maréchal.

Dans les salons de l'état-major, comme Bedeau dans la rue, le maréchal Bugeaud

se trouvait, lui aussi, environné d'une foule d'inconnus qui lui donnaient des conseils.

Le maréchal s'efforçait, suivant son habitude, de discuter avec eux des théories militaires. Épuisé et troublé par ces discussions inutiles, laissé, d'ailleurs, sans autorité effective alors que, comme Cavaignac aux journées de juin suivant, il aurait eu besoin de réunir dans ses mains un pouvoir dictatorial pour briser toute résistance, le maréchal devint imbécile comme ses conseillers, a-t-il dit lui-même, et signa l'ordre au général Bedeau de rétrograder vers les Tuileries. Tous les autres généraux recevaient en même temps des ordres identiques. La garde nationale seule restait chargée de rétablir la tranquillité.

Après avoir reçu cet ordre, le général Bedeau se replie avec sa colonne. La foule est mêlée à la troupe. Bientôt l'artillerie ne peut suivre et est abandonnée à la garde nationale. « *La crosse en l'air!* » crie-t-on de la foule aux soldats; et les soldats mettent *crosse en l'air*. Les cavaliers sont désarmés. Chaque fantassin marche, la crosse sur l'épaule, donnant le bras à un ouvrier ou à un bourgeois. Le général Bedeau est en avant de sa colonne : il croit sa présence nécessaire pour se faire ouvrir passage. « Au nom du ciel, dit-il à l'un des bourgeois qui sont près de lui, si vous avez quelque influence sur ces hommes, faites-leur comprendre qu'ils déshonorent le soldat. » Et on voit les larmes rouler dans ses yeux. Enfin, la colonne débouche sur la place de la Concorde. Elle a l'air si peu militaire, que les hommes du poste des Tuileries la prennent pour des émeutiers et font feu.

Le général Bedeau se jette inutilement au milieu des combattants; plusieurs personnes tombent mortes, parmi elles, le député Jolivet. Le bruit de la fusillade de la Concorde retentit lugubrement jusque dans le palais des Tuileries. Le roi apprend ainsi la gravité de la situation qu'il avait ignorée jusque-là. En même temps, le Château d'Eau, encore plus rapproché des Tuileries, tombait au pouvoir de l'émeute. Le roi se

décide à abdiquer. Vers une heure, il est en fuite, la Chambre des députés envahie et un gouvernement provisoire proclamé.

« Les événements de février, lisons-nous dans les souvenirs de Tocqueville, ont empoisonné la vie du général Bedeau et laissé au fond de son âme une blessure cruelle dont la douleur se trahissait sans cesse par des narrations et des explications éternelles sur les événements de cette époque. » Ils amenèrent plus tard une polémique publique entre le général Bedeau et le maréchal Bugeaud.

De Bazancourt écrit à ce sujet : « Le général Bedeau, susceptible jusqu'à l'excès de son honneur comme homme et comme soldat, convoqua, nous croyons nous le rappeler, un aréopage militaire, composé des premiers généraux de l'armée. Il exposa sa conduite; nul doute ne pouvait s'élever sur l'honorabilité et la loyauté du général, et l'opinion unanime de ses collègues lui montra une fois de plus la haute estime dont il était entouré. »

Cependant, le soir même du 24 février, le gouvernement provisoire offrit le ministère de la Guerre au général Bedeau. Il le refusa, mais dut accepter le commandement de la garde nationale, qu'il ne garda que quelques jours. La Loire-Inférieure nomma le général Bedeau au nombre de ses représentants à l'Assemblée constituante. Il devint bientôt le vice-président de cette Assemblée, ainsi que de l'Assemblée législative élue en 1849.

Dans les journées de juin 1848, le ministre de la Guerre, Cavaignac, confia au général Bedeau la défense de l'hôtel de ville. Bedeau, grièvement blessé devant une barricade, se trouva hors de combat dès le premier jour. Le 28 juin, Cavaignac, devenu chef du Pouvoir exécutif, choisit Bedeau pour ministre des Affaires étrangères. Mais, au milieu du mois de juillet, la fièvre et la chaleur ayant aggravé les suites de sa blessure, Bedeau dut donner sa démission de ministre. Aux élections de l'Assemblée législative, le général Bedeau avait échoué dans son département d'origine, la Loire-

Inférieure, mais il avait passé des premiers dans la Seine.

Comme ses compatriotes et amis, Lamoricière et Le Flô, également membres de l'Assemblée législative, le général Bedeau prit parti contre le président de la République, le prince Louis-Napoléon Bonaparte. Dans la mémorable séance du 18 novembre 1851, lors de la discussion de la proposition des questeurs, l'intervention du général Bedeau redoubla l'agitation. « Est-il vrai, demanda-t-il, que le décret du 11 mai 1848, qui donnait à l'Assemblée constituante de cette époque un droit de réquisition directe qui était encore affiché dans les casernes, en ait été retiré par ordre du Pouvoir exécutif? — Ce décret, répliqua Saint-Arnaud, le ministre de la Guerre, pouvait être une cause d'hésitation au sujet de l'exécution des ordres militaires; je l'ai fait arracher des murs où il était encore affiché dans quelques casernes. »

Ces mots soulevèrent dans la salle une explosion de colère impossible à décrire. Saint-Arnaud se leva, en faisant signe au général Magnan, commandant de l'armée de Paris, qui se trouvait dans une tribune. « On fait trop de bruit dans cette maison, dit-il en sortant, je vais chercher la garde. » Mais la proposition des questeurs fut rejetée par 408 voix contre 355. — Dans la nuit du 1^{er} au 2 décembre suivant, la Chambre fut occupée par un régiment, et les chefs de l'opposition arrêtés. Le général Bedeau rejoignit à Mazas le général Cavaignac, l'ancien chef du Pouvoir exécutif, et les généraux Changarnier, Lamoricière et Le Flô.

La population n'avait rien su. D'ailleurs, elle était complètement indifférente, et quand, quelques heures plus tard, les soldats emmenèrent les 200 députés qui étaient réunis à la mairie du X^e arrondissement, le peuple, écrit M. Keller dans la *Vie de Lamoricière*, les regardait passer d'un œil indifférent comme des gens qui méritaient leur sort.

Cependant leur séjour à Mazas n'avait duré que deux jours, et ils en étaient partis avant que les coups de fusil ne commençassent. Le 4 décembre,

à 4 heures du matin, une voiture cellulaire était venue prendre les illustres captifs. C'était un fourgon destiné au transport des femmes; on partit sans savoir si l'on allait à la frontière ou à Cayenne. Soit hasard, soit préméditation, le château de Ham, qui avait renfermé le prince Louis-Napoléon, était destiné à recevoir ceux qu'il regardait comme ses plus redoutables adversaires. Pendant plusieurs jours, le secret y fut rigoureusement maintenu; puis les rigueurs diminuèrent, quelques amis de Paris furent admis dans la forteresse, et, le 7 janvier 1852, on annonça aux prisonniers que le lendemain ils seraient conduits hors du territoire français.

En vain, continue l'historien de Lamoricière, le Conseil général de la Loire-Inférieure demanda-t-il, à l'unanimité, le rappel de Lamoricière et de Bedeau, ces deux gloires de la Bretagne. En vain M^{sr} Jacquemet, évêque de Nantes, s'adressa-t-il à l'empereur, lui rappelant les services rendus par ces deux héros en juin 1848, alors que, simple prêtre, il montait lui-même sur les barricades, à côté de l'archevêque de Paris.

« Il est, écrivait-il dans un langage digne d'être conservé, une blessure qui saigne encore au cœur de la Bretagne. Mon diocèse attend et réclame avec d'instantes prières les généraux de Lamoricière et Bedeau, deux de ses plus illustres enfants dont il est légitimement fier. Je sais que la barrière qui les éloigne encore de la patrie est tellement abaissée que rien ne paraît plus facile que de la franchir. Mais je supplie Votre Majesté de tenir compte des délicatesses, des susceptibilités infinies de l'honneur militaire, de l'honneur français. »

« Au lieu de la parole de ces nobles fils de la Bretagne, acceptez la parole de leur évêque, c'est-à-dire de leur père. Donnez-les-moi, qu'ils se rendent directement à ma résidence épiscopale. Je les prendrai sous ma garde, c'est moi qui leur assignerai le lieu de leur demeure. Je connais assez ces grands cœurs pour être sûr que leur dévouement filial et plein de foi les liera à ma volonté. »

Ces instances courageuses demeurèrent sans résultat. Du reste, l'antipathie de ces âmes généreuses pour le nouveau régime était si forte, qu'elles auraient difficilement vécu en sa présence.

Tous les jours, Bedeau, Lamoricière et Charras, réfugiés à Bruxelles, se réunissaient, « Bedeau, calme, patient, réservé, restant toujours l'homme du droit et de la raison; on ne le voyait s'animer un peu qu'au souvenir du 2 décembre, quand il racontait que lui, général, revêtu de son uniforme, avait été pris et ficelé comme un saucisson. — A ces trois amis venaient se joindre

parfois Changarnier et Le Flô, arrivant de Malines et de Jersey. — L'exil finit pour eux en 1859, lorsqu'il leur fut permis de rentrer en France sans condition. Jusqu'à sa mort, Bedeau vécut dans une retraite profonde à Nantes.

III. LES DERNIÈRES ANNÉES — VERTUS ET MORT CHRÉTIENNE

Le brave et modeste général Bedeau était, dit la *Semaine religieuse de Nantes*, « un des plus beaux caractères de notre âge. Ce que l'on ignore trop peut-être, ce sont ses vertus modestes, sa foi chrétienne, sa fidélité aux lois de l'Église, sa noble simplicité et sa charité pour les pauvres. » — Nous emprunterons à l'abbé Guilloux le récit des dernières années de ce sage chrétien, comme nous avons emprunté au R. P. Lacordaire la biographie du général Drouot, le *sage de la Grande Armée* (1).

M^{sr} de Ségur, dans son livre : *la Confession*, rapporte le trait suivant :

Le brave général Bedeau, au retour d'une de ses glorieuses expéditions d'Afrique, en 1846, rencontra un prêtre. Aussitôt, il fait faire halte à sa colonne, descend de cheval, s'agenouille au pied d'un arbre et se confesse. Puis, se tournant vers ses braves : « Mes enfants, leur dit-il, dans quelques jours, nous reparaitrons devant l'ennemi; si quelqu'un de vous veut mettre ordre à sa conscience, qu'il sorte des rangs et fasse comme moi. »

C'est bien là l'homme que nous avons connu. A son retour de l'exil, il s'est montré constamment religieux, sans ostentation, comme sans faiblesse. Nous l'avons vu, déjà souffrant, se faire un devoir d'assister tous les dimanches, dans l'église de Saint-Clement, sa paroisse, au Saint Sacrifice de la messe. Il se confondait dans la foule. Tous pouvaient alors le voir debout, grave, immobile, les yeux baissés, les bras croisés sur sa poitrine, ou bien à genoux sur le pavé du temple, et priant avec une ferveur qui était à elle seule une éloquente prédication. Ce n'était pas assez pour ce solide chrétien de sanctifier le dimanche; on le voyait souvent, dans les jours ordinaires, se prosterner au pied de l'autel et s'approcher de la Table Sainte avec la piété et le recueillement d'un ange du ciel.

Il enviait le bonheur de son ancien compagnon de gloire et d'infortune, le général de Lamoricière;

il applaudissait le courage avec lequel il avait répondu à l'appel de Pie IX, et celui qui écrit ces lignes peut affirmer qu'il l'a entendu dire qu'il était prêt à suivre le général au premier appel, dès qu'on aurait besoin de ses services et qu'il s'était mis à la disposition du Saint-Père. Quand il parlait de Lamoricière, il le faisait avec une admiration passionnée; son visage si grave s'illuminait, son regard devenait étincelant, son cœur montait à ses lèvres, il ne tarissait pas en éloges : « Dans cet homme-là, disait-il, il y a de quoi faire trois ou quatre hommes d'un esprit supérieur. »

Le général Bedeau succomba à une maladie de cœur, dans la nuit du 30 octobre 1863. Il était âgé de cinquante-neuf ans.

Le général n'avait jamais été marié. A la première nouvelle de sa maladie, Lamoricière était accouru auprès de lui.

Sa mort, continue l'abbé Guilloux, a été celle d'un saint.

« Général, lui dit son confesseur à cette heure suprême, général, vous voilà sur le seuil de l'éternité.... que pensez-vous maintenant de la gloire humaine? » Les yeux du mourant se remplirent de larmes. « Ah! mon Père...., voilà ma seule espérance, murmura-t-il d'une voix éteinte, en soulevant de sa main défaillante et en portant à ses lèvres décolorées la croix de son chapelet, voilà ma seule espérance.... »

Il avait répudié pour ses funérailles tout vain apparat, toute pompe militaire, tout discours, mais les amis étaient sans nombre. Lamoricière était à l'un des coins du catafalque.

Je me trouvais près de lui, raconte l'abbé Guilloux. Pendant la prose *Dies iræ*, il chantait. Je n'oublierai jamais l'impression que j'éprouvai en le voyant tout à coup s'agiter brusquement sur sa chaise, et en l'entendant de sa voix la plus forte et la plus accentuée, avec un mouvement de tête énergique, appuyer sur ces paroles de la liturgie : *tantus labor non sit cassus*. Il se rappelait alors tout ce que son vaillant compagnon d'armes avait fait et souffert, et il conjurait le Dieu juste et bon qui nous a aimés jusqu'à la mort de la Croix de lui accorder la récompense si bien méritée par les plus rudes épreuves acceptées et subies avec toutes les angoisses du cœur, toute la majestueuse sérénité d'une âme intrépide et sans reproche, et tout l'héroïsme de la liberté! C'était le cri d'espérance immortelle sortant de la poitrine d'un homme de bien en face du cercueil d'un homme de bien....

Paris.

P. TRANQUILLE.

(1) Voir sa biographie, n° 115 des *Contemporains*.



LE GÉNÉRAL LE FLO (1804-1887)

I. CARRIÈRE MILITAIRE

Adolphe-Charles-Emmanuel Le Flô naquit à Lesneven (Finistère), le 2 novembre 1804, la même année que Bedeau. Pour plaire à son père, il entra à Saint-Cyr. Il n'avait guère songé jusqu'alors à la carrière militaire. Au jour de son examen d'admission, il avait littéralement stupéfait son examinateur par cette réponse inattendue à la question d'usage : « Connaissez-vous quelque langue étrangère? — Oui, je sais le bas-breton (1). » A l'armée, comme plus

(1) Nous empruntons beaucoup, pour la présente biographie, aux notes publiées par la *Résistance*, de Morlaix (1887), journal fondé par le général Le Flô. — Consulter également *Chrétiens et Hommes célèbres au XIX^e siècle*, par l'abbé BARAUD, p. 94-106, le *Journal des débats* (19 nov. 1887), article de M. de Vogüé, *L'Oraison funèbre du général Le Flô*, par M^{re} DULONG DU ROSNAY, *l'Histoire diplomatique de l'alliance franco-russe*, par DAUDET, etc., etc.

Cette biographie eût été plus complète encore si nos démarches près de la famille, en vue d'obtenir quelques renseignements plus détaillés, ne fussent restées sans résultat.

tard dans la diplomatie, ses saillies, tour à tour pleines d'humour ou de raison sérieuse, suivant les cas, mirent plus d'une fois les rieurs de son côté.

Sorti de l'école en 1823, sous-lieutenant au 2^e léger le 1^{er} octobre 1825, il fut envoyé de bonne heure en Algérie et y servit presque constamment dans l'infanterie légère et les zouaves, cette troupe d'élite où il fut des premiers à entrer. Lieutenant le 5 novembre 1830, capitaine le 20 janvier 1836, Le Flô prenait part avec ce grade à l'assaut de Constantine. Il commandait les bataillons d'élite du 2^e léger, associés dans la première colonne aux zouaves de Lamoricière.

Lors de la terrible explosion que nous avons racontée plus haut, dans la biographie de Bedeau, Le Flô fut blessé à la tête et aux mains.

A quelque temps de là, remis de ses blessures, mais n'ayant pas encore eu le loisir de renouveler son uniforme de cam-

pagne, il se trouvait prendre part à une réception militaire chez le duc d'Orléans. Un colonel, qui ne connaissait point le capitaine Le Flô, arrête sur lui son regard, s'étonne et, dans un mouvement irrésistible : « Capitaine, dit-il, il me semble que votre uniforme n'est pas de la première fraîcheur. — Colonel, répond le capitaine Le Flô, en relevant fièrement la tête, au milieu du silence provoqué par cette interpellation, je connais beaucoup d'officiers qui payeraient bien cher le droit de le porter ainsi maculé ! » — Quelques instants après, le duc d'Orléans saluait dans un toast le capitaine Le Flô, qui avait eu l'honneur de porter haut le nom français en sautant en l'air au siège de Constantine !

Les blessures reçues à Constantine ne furent pas les seules. A l'Oued-Djeba, le 30 avril 1840, il fut contusionné à l'épaule droite, puis au bras gauche, le 12 mai, à Milianah. Par dix fois en ses campagnes d'Afrique, il fut cité à l'ordre de l'armée, et Lamoricière lui donna cette note : « Le Flô. — Officier d'une rare distinction et d'une énergie absolument exceptionnelle. Ferait marcher des soldats de bois (*sic*). »

Chef de bataillon le 21 juin 1840, lieutenant-colonel aux zouaves, le 31 décembre 1841, colonel du 32^e de ligne, le 29 octobre 1844, Le Flô revient en France après la révolution de février 1848. Il est général à quarante-trois ans et a le « corps plein de plomb », disait-il.

II. MINISTRE EN RUSSIE — LE TSAR NICOLAS ET LA RÉPUBLIQUE DE 1848

Au mois de juillet 1848, le général Cavaignac, devenu chef du Pouvoir exécutif, envoya le général Le Flô à Saint-Petersbourg en qualité de ministre plénipotentiaire. C'était une mission de confiance et qui pouvait avoir de grands résultats pour la France.

En Russie régnait encore le tsar Nicolas, l'ancien allié de Charles X et qui avait amèrement ressenti la chute de ce prince. Aussi n'avait-il jamais pardonné à Louis-Philippe d'avoir usurpé le trône de son

cousin. « Tôt ou tard, disait-il, les pavés qui servent de trône au roi des Français s'écrouleront sous de nouveaux pavés. La France, un beau matin, se réveillera au bruit des barricades. » Aussi, à la nouvelle de la chute de Louis-Philippe, le tsar s'écria : « Je l'avais prévu; au fait, j'aime mieux cela. La république, tout impraticable qu'elle me paraisse en France, est au moins un principe; la royauté de Louis-Philippe n'était qu'un déni de principe. Justice est faite. »

Mais devant les désordres qui suivirent la chute de la royauté et en présence de l'agitation qui, de la France, gagnait rapidement toute l'Europe, Nicolas se ravisa promptement : « Messieurs, dit-il à ses officiers en leur communiquant les nouvelles de la révolution, préparez-vous à monter bientôt à cheval. » — Des ordres furent aussitôt donnés pour réunir l'armée, et un manifeste impérial du 26 mars annonça à l'Europe les résolutions du puissant monarque.

Mercier, chargé d'affaires, représentait alors la France à Saint-Petersbourg. L'empereur le fit venir au palais et lui dit que, dans l'intérêt de ses peuples et pour sa propre dignité, il ne pouvait consacrer par son assentiment des faits qu'il considérait comme fatals au repos de l'Europe. Il l'engagea à prendre le plus promptement possible ses passeports et poussa la gracieuseté jusqu'à lui offrir l'argent dont il pourrait avoir besoin pour quitter la Russie et rentrer en France.

Toutefois, le tsar déclarait encore « ne pas méditer d'aggression et vouloir la paix. La Russie, disait-il officiellement, se maintiendra dans une stricte neutralité, spectatrice des événements, inoffensive, mais vigilante; en un mot, elle n'attaquera point, si elle n'est elle-même attaquée. »

La France répondait à ce langage de l'autocrate de toutes les Russies par des déclarations en faveur de la Pologne et de nos frères les peuples allemand et italien. La Pologne était trop éloignée pour la secourir efficacement. Nos frères les Alle-

mands refusaient notre concours et réclamaient même l'Alsace et la Lorraine, comme faisant partie de la grande Allemagne. Les Italiens déclaraient la guerre à l'Autriche pour lui enlever le Milanais et la Vénétie; la France offrit ses armées à l'Italie contre l'Autriche, mais les Italiens refusèrent dédaigneusement; l'*Italia farà da se*, disaient-ils, et ils menaçaient de combattre nos soldats, s'ils descendaient en Italie, tout comme ils combattaient les Autrichiens.

Dans l'intervalle, se produisit la terrible insurrection des journées de juin 1848 : Paris à feu et à sang pendant quatre jours, des combats sanglants entre les troupes et les insurgés, sept de nos généraux tués ou grièvement blessés, l'archevêque de Paris succombant sur une barricade, l'ordre enfin triomphant, grâce à l'énergie de nos soldats et à la froide résolution du général Cavaignac.

C'est à ce moment que le général Le Flô était envoyé représenter la France auprès du tsar Nicolas. Un biographe nous montre notre ambassadeur préoccupé de savoir si le tsar consentirait à recevoir de sa main une lettre autographe du général Cavaignac.

Nicolas, plus gracieux envers le chef de la République française qu'autrefois envers Louis-Philippe, reçut la lettre. — Au mois de décembre, Le Flô, qui avait été nommé, dans le Finistère, membre de la Constituante, quitta Saint-Petersbourg. — A cette date, Cavaignac cédait lui-même le pouvoir au prince Louis-Napoléon Bonaparte, élu, le 10 décembre, président de la République. — Le temps avait évidemment manqué à notre ambassadeur, et plus encore l'appui de son gouvernement, pour ramener les bonnes dispositions du tsar. Et le refus de Cavaignac était, d'ailleurs, trop récent pour ne pas laisser des blessures d'amour-propre dans l'esprit du puissant empereur.

Quoi qu'il en soit de ce grand projet d'alliance entre la France de 1848 et le tsar Nicolas I^{er}, et quelle que soit la part que le général Le Flô ait pu prendre à ces délicates négociations, il est du moins certain que lui et son successeur, le général Lamoricière,

opérèrent une heureuse influence sur l'esprit de l'empereur de toutes les Russies. — Vingt-sept ans plus tard, dans des circonstances solennelles, Le Flô devait recueillir le fruit des liens d'estime et d'amitié réciproques qu'il avait noués en 1848 à la cour de Russie.

III. ASSEMBLÉE CONSTITUANTE — ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE — COUP D'ÉTAT DU 2 DÉCEMBRE 1851 — EXIL — GUERRE DE 1870 — MINISTRE DE LA GUERRE

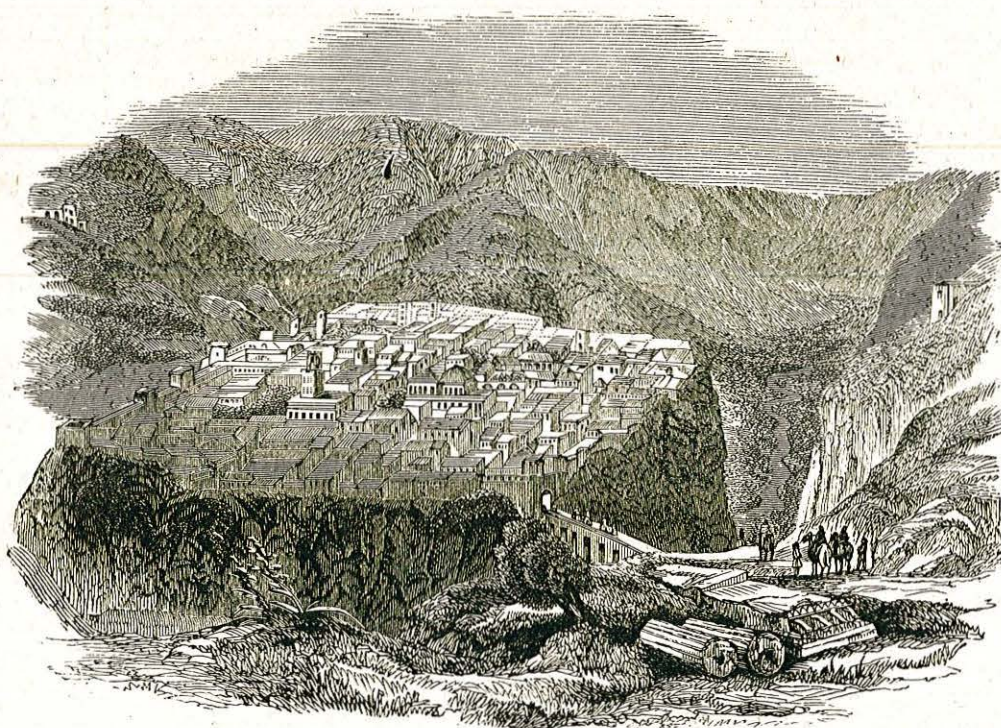
A propos du rôle du général Le Flô à la Constituante et à l'Assemblée législative de la deuxième République, M. de Vogüé écrit : « Comment il tomba dans un Parlement et ce qu'il alla y faire, lui, le général Le Flô que nous avons connu, cela passe la compréhension. Il y promena ses passions tout d'une pièce, d'abord pour, ensuite contre le prince-président. Nommé questeur, il fut joué par son camarade Saint-Arnaud, le 2 décembre 1851; c'était là, au fond, le grief qu'il ne put jamais pardonner à l'empire. »

Il importait d'abord pour le coup d'État, dit M. Victor Pierre, dans son *Histoire de la deuxième République*, de s'assurer du palais de l'Assemblée et de la personne des questeurs qui logeaient au palais. On les savait très énergiques et décidés à se défendre. Saint-Arnaud confia cette délicate mission au colonel Espinasse. Celui-ci, avant de l'accepter, voulut étudier le terrain, et mettant à profit les relations intimes qui l'unissaient au général Le Flô, il le pria de lui faire visiter le palais. Le questeur se prêta sans défiance au désir de son ami, le promena partout et lui montra même le passage secret par lequel, en cas de surprise, il comptait s'échapper pour donner l'alarme. — Le 1^{er} décembre, le tour de garde revenait au 42^e de ligne. C'était le régiment d'Espinasse. Vers 5 heures, il était dans le palais et la police arrêta le général Le Flô dans son lit, tandis que son enfant, âgé de sept ans, embrassait les genoux du commissaire, en criant : *Grâce, Monsieur Bonaparte*. — Cependant le général avait

voulu revêtir son uniforme dans l'espoir de pouvoir parler aux soldats et de les entraîner. Dans la cour, il rencontra le colonel Espinasse, son ami de la veille. « Colonel, dit-il, vous êtes un infâme, et j'espère vivre assez pour arracher de votre habit vos boutons d'uniforme. » Le colonel baissa la tête. Un chef de bataillon agita son épée en criant : « Nous en avons assez des généraux avocats ! » — On poussa le général Le Flô

dans un fiacre; et, à Mazas, le questeur retrouva son collègue, M. Baze, les généraux Cavaignac, Lamoricière, Changarnier et Bedeau. Avec eux, il fut conduit, le 4 décembre, au château de Ham, et, le 8 janvier 1852, à la frontière.

Durant l'exil, il demeurait à Jersey avec Victor Hugo, qui prenait des leçons d'équitation. « Qu'est-ce que vous f... donc sur cette bête, Hugo ? » criait le général; vous



VUE DE CONSTANTINE

allez vous casser le cou. — Ami, répondait le poète, nous ignorons ce que demain réserve; un chef d'État doit savoir monter à cheval. » — Rentré de l'exil en 1859, en même temps que Lamoricière et Bedeau, Le Flô vécut dans la retraite jusqu'au 4 septembre 1870. La Défense nationale le fit ministre de la Guerre.

C'était le dernier poste qui lui convint, écrit M. de Vogüé. Lorsqu'il s'agit de traiter de l'armistice, « Jules Favre le traîna aux conférences de Versailles. Le Flô y était encore moins à sa place, incapable de se contenir, de disputer froidement les lam-

beaux de la patrie. Laissant cette douloureuse besogne à son collègue, il attendait dans le jardin du château, mâchonnant un cigare et sacrant à sa guise. » — Thiers, nommé chef du Pouvoir exécutif, conserva le portefeuille de la Guerre au général Le Flô, dans le premier ministère de la troisième République. Au 18 mars, ses avis pour reprendre les canons aux gardes nationales ne furent pas écoutés « et il fallait lui entendre raconter ses démêlés héroï-comiques avec M. Thiers pendant le second siège ».

Au mois de juin 1871, le général Le Flô reprit la route de Saint-Petersbourg, cette

fois avec le titre d'ambassadeur de la République française. — Depuis seize ans, Alexandre II, le fils de Nicolas I^{er}, régnait en Russie. Neveu de l'empereur d'Allemagne et profondément blessé par les procédés de Napoléon III envers lui, le tsar était loin d'être favorable à la France.

Cesera l'éternel honneur du général Le Flô d'avoir su conquérir le cœur d'Alexandre II, d'avoir gagné son estime et son amitié, et d'avoir, en un jour de crise, obtenu l'intervention de la Russie contre l'Allemagne. L'histoire compte peu d'ambassadeurs qui aient aussi bien servi leur pays.

IV. AMBASSADEUR EN RUSSIE — LA CRISE DE 1875

C'est à ce moment, écrivait M. de Vogüé dans les *Débats*, que je voudrais le peindre, notre général, au hasard des souvenirs que la funèbre dépêche fait remonter dans ma mémoire, et tel qu'il nous est apparu dans ces années de collaboration intime : diplomate impassible, objet de scandale et d'envie pour ses collègues, d'orgueil et d'affection pour ses subordonnés.

D'ailleurs, qui l'a connu alors connaissait toute sa vie; il aimait à la raconter avec une force de souvenir et un bonheur d'expressions sans pareil. Avec des saillies déconcertantes et des façons de courir à l'assaut, avec beaucoup de finesse sous beaucoup de droiture, Le Flô s'était fait une diplomatie à lui, qu'il prenait là où on ne prend guère la diplomatie, dans le cœur. Elle eût peut-être échoué en toute autre place et en tout autre temps, il serait périlleux de l'imiter, on ne singe pas le naturel; elle réussit à souhait près de celui qu'il fallait gagner. L'âme impressionnable et généreuse d'Alexandre II fut amusée d'abord par les boutades de l'enfant terrible, bientôt conquise par la loyauté du preux; à quel degré, on le sait du reste. J'ai vu le tsar pleurer à chaudes larmes, quand il serra pour la dernière fois dans ses bras son vieil ami; c'était chose bien nouvelle dans la froide étiquette d'une cour; mais rire aux éclats n'y est pas chose plus fréquente, et si Alexandre a pleuré ce jour-là, c'est peut-être qu'il avait souvent bien ri.

C'était une des joies du souverain quand le général, mal monté à une parade, piquait des deux pour le rejoindre et lui criait : « Sire, c'est cette rosse qui n'avance pas ! » Et les qualificatifs de pleuvrier sur la rosse, des qualificatifs à faire évanouir tous les chambellans. Le tsar s'amusait parfois à attirer Le Flô dans son péché d'habitude, les diatribes contre le second empire. Il y en avait de légendaires.

Un soir, à un bal du palais, Alexandre fit remarquer à l'ambassadeur quelqu'un de la cour qui ressemblait d'une façon singulière à Napoléon III. Le général regarda, avec son jeu caractéristique de physionomie, le plissement de toutes les rides de son front sur ses petits yeux vifs; il éclata : « Vraiment, sire, c'est frappant ! oh ! mais c'est à tirer dessus ! » Il était sérieux, capable de le faire comme il le disait.

Aussi bien, il ne fallait pas juger les passions et la politique du général avec nos idées d'aujourd'hui. Le Flô était d'un autre siècle : et ses manières, comme la pensée qu'elles traduisaient, rappelaient des temps disparus. Ceux qui l'entrevoient en passant, ceux qui entendaient une fois ce langage tout hérissé de jurons, coutumier d'un seul verbe plus pittoresque que diplomatique, ceux-là disaient avec dédain : « C'est un vieux troupier. » Beaucoup s'y sont trompés. Ils ne soupçonnaient pas quelle fleur de chevalerie s'alliait à ce sans-gêne de parole; ils ignoraient que ce vieux troupier savait être grand seigneur dans sa maison, courtois chez un prince, de la meilleure grâce du monde et avec la meilleure tradition d'autrefois. Je me suis pris souvent à penser qu'Henri IV devait penser et sentir comme lui, jurer du même air, et, comme lui, faire tout le reste.

Il eut de très grands succès. Je ne veux rappeler que celui de 1875, le jour où, comme d'habitude, au mépris de toute étiquette, de son petit pas alerte et décidé, il alla frapper droit à la porte, puis au cœur de son auguste ami, le tsar Alexandre II.

Il est nécessaire d'exposer ici les faits de cette crise de 1875. Déjà, en 1873 et en 1874, l'Allemagne avait cherché à nous faire la guerre, parce que, à ses yeux, la France se relevait trop vite de ses désastres. Au printemps de 1875, la guerre allait éclater avec ou sans déclaration de guerre. Le prétexte était la formation d'un 4^e bataillon voté par l'Assemblée nationale. Partout les agents diplomatiques de l'Allemagne faisaient montre de leurs alarmes feintes. Bismarck envoya un de ses familiers, de Radowitz, au prince Gortchakoff, « pour lui ouvrir les yeux et lui offrir les compensations qu'il désirerait en Orient ».

A ce moment, le général Le Flô était absent de Saint-Petersbourg. Il était venu prendre part, à l'Assemblée nationale, au vote des lois constitutionnelles. Il allait repartir pour son poste, sans rien savoir de la gravité de la situation, lorsqu'au dernier moment, sur une indication officieuse, il

courut chez le maréchal de Mac-Mahon, président de la République, qui lui donna communication de dossiers secrets qui révélaient les projets menaçants de l'Allemagne.

Je tombai de mon haut, a écrit le général Le Flô. — Comment, dis-je au maréchal, de pareilles choses existent; j'ai l'honneur d'être accrédité auprès du seul grand souverain qui puisse nous venir en aide, et on me les laisse ignorer? Quelle confiance avez-vous donc en moi? Le soir, j'étais en route pour Saint-Petersbourg, profondément contristé, mais absolument résolu à ne m'inspirer que de mon patriotisme.

Le lendemain, notre ambassadeur voyait Alexandre II et en recevait l'assurance formelle que si les craintes de guerre étaient sérieuses, il en serait aussitôt prévenu, « et vous serez prévenu par moi, » déclara le tsar. — Alexandre se refusait, en effet, ainsi que le prince Gortchakof, à croire que l'Allemagne voulût nous déclarer la guerre. — Néanmoins, sur la demande du général Le Flô, il fit connaître à Berlin son désir de voir la paix se maintenir, et la reine Victoria appuya la démarche du tsar. — Cette double intervention, surtout celle d'Alexandre, produisit aussitôt son effet à Berlin. Mais, après de si belles alertes, il ne suffisait pas au gouvernement français d'avoir enrayé la crise; il fallait en conjurer le retour. C'est ce qu'il demanda à la grande influence du général Le Flô. Le 29 avril, le duc Decazes, ministre des Affaires étrangères, écrivait, à titre personnel au général :

Mon cher général, je vois clairement que c'est l'attitude de la cour de Russie qui a écarté de nous le danger imminent, et vous voudrez bien en exprimer à qui de droit notre reconnaissance.

Il appartient à Sa Majesté Impériale de compléter et de fortifier son œuvre. Je vous ai dit souvent qu'à mes yeux, l'empereur de Russie était l'arbitre de la paix du monde. Il peut l'assurer pour longtemps aujourd'hui par le langage qu'il tiendra à Berlin à son passage et l'énergie avec laquelle il affirmera sa volonté de ne pas permettre qu'elle soit troublée..... Ma sécurité serait absolue du jour où Sa Majesté aurait déclaré qu'Elle considérerait une surprise comme une injure, et qu'Elle ne laisserait pas cette iniquité s'accomplir.

Avec ce mot-là, la paix du monde serait assurée.

C'était, certes, une tentative hardie d'oser mettre le tsar en demeure de déclarer qu'au besoin il tirerait l'épée pour protéger la France contre l'Allemagne. Le général Le Flô, en proie à une vive perplexité, voulut consulter le prince Gortchakof. Il lui lut la lettre du duc Decazes, mais en passant certaines expressions par lesquelles il craignait de choquer son interlocuteur. Son embarras et ses hésitations le trahirent. « Vous ne me lisez pas tout, fit le chancelier. Entre vous et moi, rien ne doit être caché. J'ai besoin de tout savoir. » — Le général Le Flô obéit. Puis, quand il eut achevé de lire, Gortchakof lui demanda la lettre. Il voulait l'envoyer à l'empereur.

« Ce fut, dit M. E. Daudet, que nous suivons pour ces négociations, le mérite du général Le Flô de comprendre en cette circonstance tout ce qu'il pouvait tirer de l'occasion inespérée qui s'offrait à lui et de la saisir sans hésiter. Il savait, d'ailleurs, qu'il n'y avait pas un instant à perdre. L'empereur allait partir pour Berlin, et le chancelier devait travailler avec lui le lendemain pour la dernière fois de la saison. Ces considérations décidèrent notre ambassadeur.

Le général n'allait pas tarder à apprendre de la bouche même du tsar combien son procédé avait été agréable. Il écrivait, en effet, le 7 mai, au duc Decazes.

Sa Majesté a commencé par me dire, en me prenant les deux mains avec un abandon auquel je ne suis pas habitué, malgré sa bonté ordinaire pour moi, qu'Elle avait été extrêmement touchée de la confiance que j'avais eue en Elle, en lui communiquant des documents qui l'avaient vivement intéressée : « Tout cela se calmera, a dit l'empereur, je l'espère; en tout cas, vous savez ce que je vous ai dit, je ne l'oublie pas et je le tiendrai. » Je n'ai plus à dire ce qui est aujourd'hui connu de tout le monde, écrira douze ans plus tard le général Le Flô, comment le noble empereur Alexandre II, d'impérissable mémoire, tint à Berlin les promesses qu'il avait daigné me faire.

« C'est pour la France, lui avait dit l'empereur de Russie, et c'est pour vous, général, que je défends de toucher à votre pays. — Et moi, racontait un jour Le Flô à M^{re} Dulong du Rosnay, les larmes aux yeux,

et moi, je veux que ce souvenir et cette parole s'ajoutent au titre de noblesse de mes petits-fils. »

V. VERTE VIEILLESSE — LA « RÉSISTANCE » LA DIVULGATION DE 1887 — LA MORT

En 1879, après la démission du maréchal de Mac-Mahon, le général Le Flô, âgé de soixante-quinze ans, et depuis huit ans notre ambassadeur en Russie, ne crut pas pouvoir conserver plus longtemps ces hautes fonctions. Il fut remplacé par le général Chanzy. Nous avons déjà dit que le tsar pleurait à chaudes larmes en serrant dans ses bras son vieil ami.

L'année précédente, le général avait perdu le seul fils qui lui restât, officier d'avenir, le plus jeune commandant de l'armée. Le brillant officier de zouaves était mort à Alger avec le regret de ne pas voir son père auprès de lui, mais avec la recommandation expresse qu'on lui transmitt ses dernières paroles : « *Je meurs en soldat et en chrétien.* »

Retiré dans sa famille au Néc'hoat, près de Morlaix, le général ne se désintéressait d'aucune des grandes causes de l'Eglise ou de la patrie. — « Lors de l'exécution des décrets contre les Congrégations religieuses, écrit M. l'abbé Baraud, il se trouva comme sur le champ de bataille, au premier rang, pour protester avec toute l'énergie de sa foi contre cette violation flagrante de la liberté religieuse et du domicile des citoyens. »

Combien de fois on l'a vu gémir sur les tendances irréligieuses de cette jeunesse si mal élevée par des maîtres sans Dieu !

Avec sa haute intelligence et la rare droiture de son esprit, dira M^{re} Dulong du Rosnay sur la tombe du général, au jour de ses obsèques, il ne pouvait admettre qu'on se permit de toucher au cœur ou à l'éducation de l'enfant, sans prononcer le nom de Dieu et sans lui montrer le crucifix de nos pères. Faire des Français sans Dieu ! cette idée étrange lui inspirait des révoltes, pleines d'indignation et d'éloquence, dans lesquelles son âme de chrétien et de patriote se révélait tout entière. Alors, arborant les noms de la liberté et de la France, les noms sacrés de Dieu et de son Christ, il se mettait

là notre tête pour créer, de sa bourse et de son cœur, des écoles chrétiennes. A Morlaix, le général s'honorait tout particulièrement de son titre de président du Comité des écoles libres.

Les années s'accumulaient sur la tête du glorieux général sans rien enlever à son ardeur. En 1885, à l'âge de quatre-vingt-un ans, pour combattre efficacement le combat moderne, on le vit fonder un journal, *la Résistance*. Le numéro-programme parut le 28 mars. Nous en reproduisons quelques lignes, elles feront connaître l'œuvre et son fondateur.

« S'ILS TE MORDENT, MORDS-LES ! »

LA RÉSISTANCE.

Le titre même de ce journal pourrait nous dispenser de tout programme.

La résistance....., c'est la protestation, non pas muette, personnelle et passagère, mais publique, collective et incessante, contre tous les attentats quotidiennement commis, avec ou sans le couvert de la légalité, contre l'âme et la fortune de la France.

La résistance....., c'est l'énergique affirmation, en toute occasion répétée, que la violence, la violence seule, la force brutale, pourra avoir raison de nos libertés et de nos droits; mais que la violence même et la force ne viendront pas à bout de nous faire trahir nos devoirs.....

Le général Le Flô ne se contentait pas d'être le président du Comité du journal, il était aussi, et personne ne l'ignorait à Morlaix, l'auteur de nombreux articles politiques, surtout de politique extérieure. — Et les derniers mots que sa main devait tracer, et que la mort vint l'empêcher de terminer, étaient destinés à la *Résistance*.

Aux mois d'avril et mai 1887, l'Allemagne nous créait à la frontière les incidents les plus irritants, comme pour pousser à bout notre patience et nous contraindre à lui déclarer la guerre, comme en 1870, ce qui lui eût assuré le concours de ses alliés de la *triple alliance*. Devant ce danger, notre ancien ambassadeur à Saint-Petersbourg livra à la publicité les documents relatifs à l'intervention de la Russie en notre faveur en 1875. Le gouvernement français crut devoir blâmer le vieux général d'avoir agi sans autorisation.

mais celui-ci se consola facilement de ce blâme officiel, en constatant que la presse allemande ne put répondre à cette publication et que l'agitation que notre ennemi avait provoquée prenait bientôt fin. — Ce fut un dernier service rendu à la patrie par le général Le Flô.

Quelques mois après, le général mourait, dans sa quatre-vingt-quatrième année, après avoir reçu tous les secours de la religion. Chose curieuse! Un sentiment excessif d'humilité avait tenu ce chrétien trop longtemps éloigné de la Table Sainte. Sa fille, M^{me} la comtesse de Nanteuil, le supplia de communier le plus tôt possible pour être prêt à tout événement. « Mais, depuis longtemps, je suis résolu, répondit le vieux soldat, à faire ce grand acte, quoique j'en sois bien indigne. Pourtant je ne voudrais pas recevoir mon Dieu dans alcôve; je voudrais pouvoir communier publiquement, de manière à témoigner hautement de ma foi dans tous les enseignements de la religion catholique.

— Vous pourrez faire cela plus tard, mon père, reprit M^{me} la comtesse de Nanteuil; mais, en attendant, consentez à communier ici..... »

Le lendemain matin, l'Eucharistie faisait dans la voiture même du général son

entrée au Néc'hoat, paré comme en un jour de fête. En présence de toute sa famille, de ses domestiques, de ses fermiers, auxquels il tint à donner ce suprême exemple, le général communia avec des sentiments non équivoques d'humilité et de piété, et cette scène arracha des larmes aux assistants.

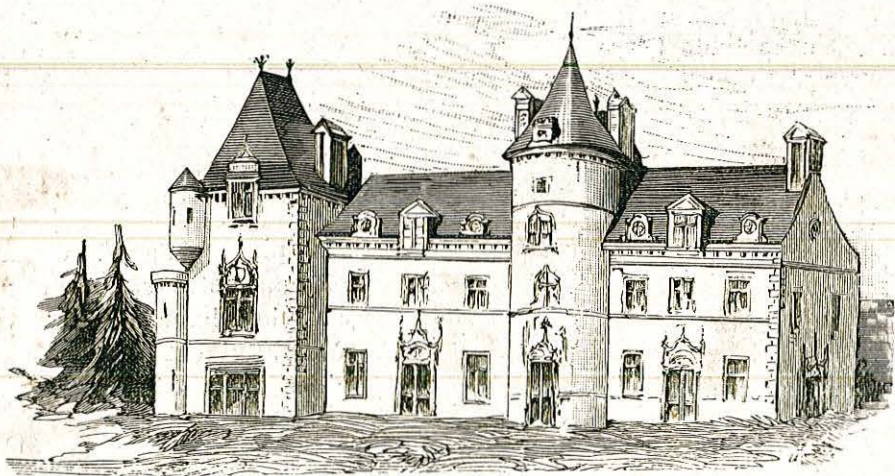
Le général Le Flô mourut le 16 novembre 1887.

Pour nous, qui vivons trop sur ces choses, écrivait M. de Vogüé, il fait bon penser à ce mort, alors même qu'on le regrette comme un proche.

Celui-là était dans la grande règle et non dans l'infime exception. Il laisse l'exemple accoutumé de nos gens de guerre, le souvenir d'un homme qui, pendant soixante ans, a tenu d'une main passionnée le drapeau, le portant gaïement dans la bonne fortune, le relevant fièrement dans la mauvaise, le servant avec toutes les armes et toutes les ressources, à la kasba de Constantine comme au palais d'hiver de Saint-Petersbourg, toujours confiant dans ce drapeau, toujours souriant avec la belle humeur du devoir bien fait, avec l'allure résistante d'un soldat qui ne s'est couché que pour mourir. Et peut-être est-il mort pour nous rendre un dernier service, pour qu'aujourd'hui du moins les échos de France renvoient à l'étranger un autre nom de général, ce nom pur et vénéré de Le Flô. Dieu veuille nous en donner beaucoup de pareils! En attendant, gardons celui-ci avec amour.

Paris.

P. TRANQUILLE.



CHATEAU DU NÉC'HOAT